

GALARNEAU, Claude et Maurice LEMIRE, dir., *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988. 261 p. 22,00 \$.

Francis Parmentier

Volume 43, numéro 1, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304773ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304773ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parmentier, F. (1989). Compte rendu de [GALARNEAU, Claude et Maurice LEMIRE, dir., *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988. 261 p. 22,00 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(1), 108–112. <https://doi.org/10.7202/304773ar>

GALARNEAU, Claude et Maurice LEMIRE, dir., *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988. 261 p. 22,00\$

Ce livre fait suite à *L'imprimé au Québec: aspects historiques (18e-20e siècles)*, édité par Yvan Lamonde en 1983 dans la collection «Culture savante» de l'IQRC. En mai 1987 s'est tenu un colloque de l'IQRC regroupant des chercheurs français et québécois, dont les douze communications ont été regroupées en trois parties: «La diffusion du livre» (cinq chapitres); «La lecture orientée» (quatre); «La lecture populaire» (trois), qui constituent un ouvrage d'une facture agréable autant qu'informatif, et dont se réjouiront tous ceux que passionnent les problèmes de culture.

En effet, la matière du recueil s'avérera utile aux historiens, sociologues et historiens de la littérature, et à tous ceux pour qui l'histoire du livre et de sa diffusion est indissociable de l'histoire générale de la culture. Patiemment, des chercheurs venus d'horizons disciplinaires divers reconstituent les modes d'acquisition des bibliothèques publiques et privées; éclairent le commerce du livre entre le Bas-Canada et l'ancienne métropole; remettent en cause des idées reçues relatives à la fortune des écrivains philosophes en terre canadienne; se livrent à une description minutieuse des catalogues de librairies. Bref, les actes de ce colloque illustrent abondamment la richesse d'une collaboration franco-québécoise de bon aloi.

Nous ne tenterons cependant pas de faire la synthèse de recherches qui, pour se rassembler autour d'un thème, n'en sont pas moins très diversifiées, allant de l'illustration du livre d'enfant à la librairie Bossange, en passant par le rôle des Sulpiciens et la production féminine. Nous nous attarderons donc à celles qui nous sont apparues les plus significatives sans que cette observation ne diminue en rien, à nos yeux, la qualité de celles qui feront l'objet d'une analyse plus cursive.

La diffusion du livre

Dans «L'édition française du premier XIXe siècle», Roger Chartier présente des éléments d'information relatifs à la production et à la diffusion du livre en France et au Québec, parmi lesquels ressortent les tirages fabuleux des *Paroles d'un croyant* de Lamennais (60 000 exemplaires) et du *Catéchisme historique* de l'abbé Fleury (500 000 exemplaires imprimés) dans l'ancienne métropole, tandis que «l'essentiel de l'activité des imprimeurs du Québec va vers les calendriers, les étrennes, les factums, les textes officiels, d'administration ou d'Église» (p.18). Par ailleurs, c'est dès 1830 que se constitue en France la profession d'éditeur, dont la menace de faillite est d'ailleurs constante. Quant aux progrès de l'alphabetisation, ils se font nettement sentir entre la Révolution et le Second Empire, n'entraînant toutefois un élargissement du public lecteur que dans la petite et moyenne bourgeoisie. Bref, les vrais bouleversements dans le monde de l'imprimé ne se produiront — en France — qu'après 1860, avec l'émergence de nouveaux besoins, créés par une clientèle massive.

Françoise Parent-(Lardeur) souligne que, contrairement à une idée reçue, le livre français à destination du Canada ne transitait pas nécessairement par New York, et que 25 tonnes de livres ont été expédiées de Paris à Québec et

Montréal entre 1824 et 1827. C'est la librairie Bossange qui figure en tête de ces envois avec le tiers du total. Il ressort de l'examen du contenu de ces envois que Québec recevait 70% des ouvrages de droit et 75% des livres d'éducation, tandis que c'est vers Montréal qu'étaient dirigés 80% des «livres d'assortiment, c'est-à-dire les ouvrages de littérature, d'histoire et les mémoires historiques, les manuels de pratique, les récits de voyages, les romans et contes» (p. 34). Si les ouvrages de droit relèvent d'une réalité pré-révolutionnaire, les ouvrages d'éducation correspondent à ceux utilisés en France à la même époque. *Grammaire française* de Lhomond, *Cours de littérature* de Laharpe, *Histoires ancienne et romaine* de Rollin. Quant aux livres de religion, divisés en «livres d'église et livres de piété» (p. 37), ce sont, entre autres, les *Conférences de Mgr Frayssinous en l'église Saint-Sulpice* (1824), *La Sainte Bible* de Vence, et toute une série d'ouvrages dont l'édition a accompagné la remontée du catholicisme en France à l'époque des Ultras (1821-1826), ouvrages à caractère mystique et destinés surtout à une clientèle féminine.

Mais la véritable révélation de ce chapitre, c'est l'analyse de contenu des livres d'assortiment. On y découvre, en effet, que les lecteurs des rives du Saint-Laurent sont beaucoup plus au diapason de leurs homologues parisiens qu'on ne l'aurait cru, et qu'ils lisent des classiques du XVII^e et XVIII^e siècles dont Voltaire et Rousseau, des livres d'histoire, relatifs notamment à l'épopée napoléonienne — très populaire au Québec — des livres d'enfants, bien sûr: *Contes à ma fille* de Bouilly, et, pour la clientèle adulte, Châteaubriand, Lamartine, Richardson et Bernardin de Saint-Pierre. Naturellement ce sont, alors comme aujourd'hui, les livres pratiques qui l'emportent dans la faveur du public: *La cuisinière bourgeoise* et *Le cuisinier royal*, entre autres.

L'étude de *La librairie Bossange* de Nicole Felkay est centrée surtout sur la carrière du fondateur d'une des librairies les plus importantes de France, voire d'Europe, Martin Bossange, dont le fils Hector épousa Julie Fabre à Montréal en 1816. Non seulement Martin et Hector furent-ils les premiers à développer les relations internationales de la maison (États-Unis, Canada, Brésil, et Cuba), mais Hector fonda le *Bulletin bibliographique* en 1830.

Yvan Lamonde continue dans la même veine en nous donnant une étude minutieuse et riche, intitulée: «La librairie Hector Bossange de Montréal (1815-1819) et le commerce international du livre». L'auteur suit tout naturellement la carrière d'Hector qui s'installe à Montréal en 1815, ville où à première vue la clientèle est alors, pour l'essentiel, constituée de juristes, d'ecclésiastiques et de pédagogues. Par ailleurs, il note que les bibliothèques publiques constituent «un phénomène anglophone» (p. 65), et que du côté francophone il n'y en a que deux d'importance: «celles du Séminaire-presbytère de Notre-Dame et du Collège de Montréal (1767), deux institutions sulpiciennes» (p. 65).

De l'examen détaillé du *Catalogue* de la librairie de 1816, il ressort que les clients de la librairie Bossange sont d'abord des jeunes, à qui l'on offre des romans, des ouvrages de jurisprudence, les *oeuvres* de Condillac et toute une littérature à caractère pédagogique, d'influence rousseauiste, sans oublier, bien sûr, les ouvrages de dévotion. Trois ans plus tard, on constate que la part de l'histoire s'est accrue de 14%, tandis que celle des ouvrages religieux a baissé de 6%. L'histoire — moderne — vient en tête des 791 titres offerts, avec 28% du total, suivie de la littérature avec 22%. En conclusion de cette étude, il

ressort que l'imprimé offert par la librairie Bossange entre 1815 et 1820 «suit bien les tendances de la culture naissante de l'imprimé autochtone: même importance de l'imprimé religieux et scolaire» (p. 85).

John Hare et Jean-Pierre Wallot, clôturent la première partie avec «Le livre au Québec et la librairie Neilson au tournant du XIXe siècle». Neilson, libraire-imprimeur à Québec depuis 1764, propriétaire de la *Gazette de Québec*, importe ses livres surtout d'Angleterre et des États-Unis. On notera tout de suite, dès 1770-1780, «la librairie Brown-Gilmore vend régulièrement les auteurs des Lumières et ceux qui marquent la pensée occidentale à l'époque, depuis Montesquieu, Diderot, Voltaire, Condorcet, Puffendorf, Helvetius (...), etc.» (p. 95). Réalité dont les auteurs tirent la conclusion suivante: «Les Bas-Canadiens instruits vivent à l'heure de l'Occident» (p. 96). Il faut entendre par «Bas-Canadiens instruits» cependant, une minorité de commerçants, seigneurs, membres des professions libérales et clercs du côté francophone; officiers, fonctionnaires, marchands et membres des professions libérales du côté anglophone, avec quelques instituteurs des deux côtés.

La lecture orientée

Gilles Gallichan étudie «Le livre français au Parlement du Bas-Canada, 1792-1840», en rappelant que les premières démarches entreprises en vue de la création d'une bibliothèque parlementaire datent de 1802. Mais c'est surtout à compter de 1820, avec la montée d'une nouvelle génération de parlementaires — dont L.-J. Papineau — que la Bibliothèque prend une tout autre orientation, l'acquisition de volumes français augmentant régulièrement et l'accès du grand public ayant été autorisé en 1825.

Un des hommes qui exerça une influence déterminante sur l'avenir de la Bibliothèque fut Étienne Parent, nommé bibliothécaire en 1833, qui, en collaboration avec Georges-Barthélemy Faribault, fit adopter, sur le modèle de la Bibliothèque du Congrès, le projet de collection nationale, devant réunir la documentation propre à «stimuler la recherche sur les origines du pays, son histoire naturelle, sa géographie et son développement» (p. 122-123). Ce fut F.-X. Garneau qui en profita le premier. Parmi les livres les plus populaires de la bibliothèque, mentionnons «*L'esprit des lois*, *De la démocratie en Amérique* et *Les paroles d'un croyant*. Signalons l'absence de Diderot, Montalembert et Rousseau, et la présence du *Siècle de Louis XIV* et de *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Selon Gilles Gallichan: «Jusqu'à l'éclatement de 1837-1838, et même au-delà, les collections de l'Assemblée ont servi de référence pour le fonctionnement institutionnel du Parlement colonial, ainsi que d'appui à la vision politique, sociale et culturelle qu'avaient les hommes publics du Bas-Canada au XIXe siècle» (p. 128).

Marcel Lajeunesse, dont les travaux sur les Sulpiciens à Montréal sont bien connus, s'attache cette fois-ci au «Livre français dans les échanges sulpiciens Paris-Montréal au cours de la première moitié du XIXe siècle», précisant qu'à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècles, les Sulpiciens se font envoyer des livres français à partir de Londres. Beaucoup de ces ouvrages, on s'en doute, sont de nature apologétique et pédagogique. Ce qu'il importe de rappeler c'est que, pour les Sulpiciens, le livre occupe une place fondamentale «dans leur champ d'apostolat, et [qu']ils agirent dans le domaine des bibliothèques pendant près d'un siècle» (p. 142). Partisans de l'ultramontanisme,

ils mirent sur pied «l'Oeuvre des bons livres» dans les années 1840, apostolat centré sur la «culture à usage populaire et (qui) concourut à un véritable processus d'acculturation de la population francophone de Montréal» (p. 144).

Raymond Brodeur, avec «Le règne d'un livre: le *Petit catéchisme du diocèse de Québec* de 1815», rappelle que cette oeuvre de Mgr Plessis ne connut pas moins de quarante-quatre rééditions ou réimpressions entre 1815 et 1852, qui furent le fait davantage des imprimeurs de Québec que de ceux de Montréal.

Enfin l'étude de Manon Brunet «Les femmes dans la production de la littérature francophone du début du XIXe siècle québécois», révèle que l'écriture féminine canadienne-française est «essentiellement épistolaire» (p. 171), et peu abondante comparativement à celle de sa consœur canadienne-anglaise. Cet écart s'explique, notamment, par l'accès des femmes canadiennes-anglaises à l'éducation secondaire et supérieure. Il faudra attendre la fin du XIXe siècle avec Laure Conan dans le domaine de la création, Robertine Barry et madame Dandurand dans celui de la critique pour que se manifeste la première génération de «femmes écrivaines».

Dans le domaine de la lecture, il en va tout autrement. En effet, un pourcentage plus élevé de femmes (42,3%) que d'hommes (30,2%) sait lire en 1838-1839, et on peut penser qu'hier — comme aujourd'hui — le public lecteur «littéraire» est majoritairement féminin. Les lectures de ce public féminin, entre 1800-1850, se concentrent sur les classiques, mais aussi, ce qui est plus surprenant, sur des pièces de Voltaire et des oeuvres de Rabelais, Montesquieu et Rousseau (peut-être s'agit-il, dans ce dernier cas, de sa célèbre *Lettre à d'Alembert*, dans laquelle il dénonce l'immoralité du théâtre et de *Tartufe* en particulier). Cette prise de position concordait, paradoxalement, avec celle de l'Église. Il demeure que la préférence des femmes va (déjà) au roman, et que les journaux s'efforcent de répondre aux besoins de cette clientèle en publiant des feuilletons. En conclusion, Manon Brunet rappelle, avec une pointe d'ironie, que: «Le rôle des femmes francophones dans l'activité littéraire du 19e siècle consistera donc essentiellement à lire et diffuser les productions de l'esprit des hommes» (p. 178).

La lecture populaire

Maurice Lemire nous entraîne dans le monde des journaux et revues avec «Romans-feuilletons et extraits littéraires dans les journaux canadiens de 1830 à 1850». Après avoir rappelé, fort justement selon nous, que: «La presse au Canada a son caractère bien particulier en ce qu'elle n'est pas le reflet de ce qui se fait en France, car elle demeure une émanation des institutions britanniques» (p. 183), et que cette même presse a «un caractère profondément pédagogique», l'auteur signale que les *extraits* de romans français parus dans la presse écrite canadienne (en effet, peu d'oeuvres complètes sont publiées sous forme de feuilletons) traduisent, en règle générale, l'orientation idéologique de chaque publication. Toutefois, il y a lieu de noter que la production contemporaine est largement représentée, comme l'attestent la parution de *L'Histoire des Girondins* dans *Le Canadien* de 1847, et du *Père Goriot* dans *L'ami du peuple* de 1835. Autre observation intéressante: ce sont les sujets historiques — récents — qui ont la cote et notamment «l'épopée napoléonienne», aussi populaire ici qu'en France. On ne sera pas étonné d'apprendre

que, de toutes les oeuvres balzacienes, seuls *Les Chouans* — l'oeuvre anti-révolutionnaire par excellence — seront publiés au complet.

En guise de conclusion, Maurice Lemire souligne que l'absence d'indication quant aux sources de la plupart des feuillets publiés rend malaisée une évaluation objective des goûts de l'élite. Ou peut-être encore — hypothèse, à notre avis, fructueuse —, cette même élite s'abreuvait-elle subrepticement aux sources, ce qui, ajoute Lemire: «indiquerait une qualité de lecture très différente de celle que pourrait nous laisser croire le discours traditionnel sur la littérature» (p. 191).

«Les livres d'enfant et leur illustration» de Ségolène Le Men apporte une dimension tout à fait originale à l'ensemble de ce recueil, puisqu'il s'agit d'un champ peu exploré encore. L'auteure s'appuie sur les catalogues Fabre et Bossange des années 1830 et 1832, et constate que: «l'ensemble du corpus reflète bien ce livre pour enfant de la Restauration, destiné à un public aisé, urbain et principalement parisien, qui s'offre le luxe d'acquérir une littérature spécifiquement adressée, dans sa présentation et dans son contenu, à l'enfant, lequel s'était longtemps satisfait de contes de nourrice ou de lectures happées dans la littérature des adultes» (p. 216). Il ressort de cet examen détaillé la prépondérance d'une forme de récit appelée «berquinade» (de son inventeur Berquin), qui réunit «morale et récit dans la forme de l'historiette» (p. 217). Les berquinades, qui marquent un recul par rapport au conte merveilleux, sont accompagnées d'illustrations qui mettent en valeur le conte tout en le condamnant.

Enfin, «Le livre de colportage français et le conte québécois», de Catherine Velay-Vallantin s'attarde à l'influence de la littérature «savante» sur le conte oral populaire. Prenant comme premier exemple *L'influence d'un livre*, l'auteure conclut que: «l'histoire du colporteur assassiné et la présence efficace du *Petit-Albert* attestent la connaissance du livre de colportage au Québec au XIXe siècle» (p. 232). Par ailleurs, elle démontre que les versions québécoises orales de *Fortunatus et ses fils*, «publié pour la première fois sans nom d'auteur à Augsbourg en 1509», ont été influencées, voire suscitées, pour au moins un quart d'entre elles, par une version de l'abbé Bigon, oratorien du début du XVIIIe siècle, prédicateur du roi, et auteur d'un recueil de contes: «Les aventures d'Abdalla, fils d'Hanif», publié en 1712. Il n'est pas possible, dans un compte rendu aussi bref, de rendre justice à l'étude très fouillée et très savante de Catherine Velay-Vallantin, aussi concluons-nous, trop rapidement à notre gré, que: «Le folklore québécois (...) s'approprie à sa manière les récits européens, oraux ou imprimés (...). Le folklore québécois est un lieu privilégié de survivance, d'innovation, de reconstruction ou d'oubli: en lui s'opère toute l'alchimie des traditions narratives» (p. 245).

Au risque de nous répéter, nous ne saurions trop recommander *Livre et lecture au Québec (1800-1850)* à tous les historiens de la culture, qui y trouveront matière à réflexion et à information sur le livre, et donc sur un des aspects fondamentaux de la société québécoise.